



Les voici qui reviennent fatigués. — Page 310, col. 2.

ment amer de cette douleur qui, la veille, avait tant fatigué ses jambes, qu'il ne put dormir que six heures de suite sur ce matelas féroce que le propriétaire lui-même appelait une galette.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

## LA FAMILLE ALAIN

PAR ALPHONSE KARR.

### XVIII

Quand M. Malais fut seul, il fit cuire son homard, dont il mangea une partie; puis il sella et brida son cheval, et alla payer quelques dettes qu'il avait dans le pays et qui le tourmentaient. Il s'arrêta à la porte de la boutique d'un marchand de fourrage, que depuis quelque temps il évitait avec grand soin.

— Holà! maître Goulet, dit-il à haute voix, envoyez quelqu'un tenir mon cheval.

— Maître Goulet envoya son garçon, et vint lui-même, le chapeau à la main, recevoir M. de Beuzeval.

— Ma foi, maître Goulet, j'ai failli encore une fois passer devant votre porte sans m'arrêter: c'est mon cheval qui m'a fait penser que nous n'avions plus rien à la maison. Cependant je me suis dit au moins dix fois: « Il faut que j'aie payer maître Goulet. » Vous deviez commencer à croire que je vous faisais banqueroute.

— Je voudrais que vous me fussiez soixante mille francs, monsieur de Beuzeval, dit maître Goulet. Je quitterais mon fonds, et je vous prierais de me faire la rente de mes soixante mille francs; je ne chercherais pas un autre placement.

M. Malais fut bien heureux en voyant quelle opinion on avait de lui, et il se félicita d'avoir sauvé l'extérieur au moyen des plus dures priva-

tions; il paya sa note, et ordonna qu'on lui envoyât une autre provision.

— Comment se fait-il donc que monsieur de Beuzeval achète du foin, demanda maître Goulet, lui qui a les plus belles prairies de la vallée d'Auge?

M. Malais sentit ses oreilles rougir, mais il se hâta de répondre:

— Ne m'en parlez pas; j'avais l'habitude de ne garder que ma provision, comme de juste. Du temps de ma défunte, j'avais trois chevaux, et je savais ce qu'ils mangeaient. Je vendais le reste de ma récolte, de quoi, sans trop me vanter, nourrir plus d'un régiment de cavalerie; mais voici que ma nièce, madame la comtesse de Morville, et mon neveu, monsieur le comte de Morville, viennent me voir quelquefois et amènent des chevaux; ma pauvre provision est bien vite mangée, et, comme mon marché avec mes preneurs pour mes prairies a encore plusieurs années à courir, il faut bien que j'achète.

— Ce n'est pas que je m'en plaigne, dit maître Goulet.

— Écoutez-moi, maître Goulet: vous allez me porter tout de suite ce foin et cette avoine chez moi; mais il n'y a personne, le domestique et la servante m'ont demandé la permission de sortir; ils sont, j'en suis sûr, sur la route de Dive, où ils vont passer toute la journée. Je les gêne un peu; que voulez-vous! je suis seul aujourd'hui, ils n'ont pas grand'chose à faire; je crois que, quelque jour, ils me demanderont une autre permission, celle de se marier; ils sont comme deux tourtereaux, et alors je ne crois pas pouvoir les garder.

— Ah! monsieur de Beuzeval, si l'occasion s'en trouvait, j'aurais à vous donner un domestique d'or, un vrai bon sujet.

— Nous verrons cela quand il en sera temps, maître Goulet, parce que je ne veux pas avoir trois domestiques; ce ne serait pas raisonnable.

— Avec ça que ça vous gênerait!

— Pécuniairement parlant, je ne dis pas, maître Goulet: mais je serais moins tranquille. Je

vous disais donc qu'il n'y a personne à la maison; vous entrerez dans la cour, et vous déposerez votre marchandise sous le hangar; mes gaillards arrangeront et serreront le tout quand il leur plaira de rentrer.

Maître Goulet vint tenir respectueusement l'étrier de M. de Beuzeval, qui se remit en route et alla jouer la même comédie dans trois ou quatre boutiques. Il rencontra un homme avec lequel il s'arrêta quelque temps. Tout en causant et en passant la main dans la crinière du cheval;

— Une bonne bête! dit cet homme.

— J'aime mieux l'autre, dit M. Malais.

— Je croyais que vous n'en aviez plus qu'un; il me semble que je vous vois toujours sur le même.

— Ils se ressemblent beaucoup en effet; cependant l'autre a une marque blanche, une petite étoile au front, que j'aimerais mieux ne pas lui voir, car sans cela ils seraient tout à fait pareils. L'un s'appelle Mouton, et celui-ci s'appelle Pyrame.

— Dites-moi, je vous prie, l'heure qu'il est, monsieur de Beuzeval, demanda le paysan.

— Ma montre est arrêtée, dit M. Malais en rougissant: il est près de deux heures.

Puis, continuant sa route:

— Je ne peux pas m'exposer deux fois à une pareille humiliation, se dit-il.

Et il entra chez un horloger, auquel il acheta une montre pour ce qui lui restait d'argent de ses cinq cents francs.

Il s'excusa même de ne pas en acheter une plus belle; mais ce qu'il lui fallait, c'était une montre sans valeur pour mettre dans sa poche, et ne pas s'exposer à perdre, en la portant tous les jours, une montre de grand prix qu'il avait.

Ensuite il retourna au château en disant:

— Quel butor que ce Mélinet, qui croit que j'ai toujours le même cheval! A quoi sert-il alors que je sois allé vendre l'autre si loin, et que, de deux jours l'un, je me donne la peine de peindre sur le